

GUILLAUME MUSSO

L'Inconnue de la Seine

ROMAN

CALMANN-LÉVY

I

L'INCONNUE DE LA SEINE

Lundi 21 décembre

La tour de l'horloge

Un moment vient où chacun se trouve devant la nécessité de fixer sa destinée, de faire le geste qui comptera et sur lequel il ne pourra plus revenir.

Georges SIMENON

1.

Paris.

— Cette fois, vous nous avez tous mis en danger, Roxane : la brigade, vos collègues, moi...

La voiture banalisée venait de quitter l'avenue de la Grande-Armée pour s'engager sur la place de l'Étoile. Le commandant Sorbier serrait les dents pour la première fois depuis

qu'ils avaient quitté Nanterre. Les doigts crispés autour du volant, le flic continua ses reproches d'une voix lugubre.

— Dans le contexte actuel, si la presse apprend ce que vous avez fait, même le commissaire Charbonnel risque de sauter.

Assise à côté de lui, Roxane Montchrestien gardait le silence, le regard tourné vers la vitre striée de gouttelettes. Sous un ciel bas et gris, Paris était sinistre, enchaînant les jours sans lumière depuis le début du mois. L'humidité avait contaminé tout l'habitable. La flic se pencha pour pousser à fond le désembuage et plissa les yeux. La masse lourde et fantomatique de l'Arc de Triomphe peinait à se détacher derrière le rideau de pluie. Par capillarité, la tristesse du décor lui fit penser à ce samedi de manifestation où la frange la plus violente des Gilets jaunes avait saccagé l'édifice parisien. La scène d'insurrection avait fait le tour du monde, cristallisant l'atmosphère délétère qui empoisonnait le pays. Depuis, les choses ne s'étaient vraiment pas améliorées.

— Bref, vous nous mettez tous dans la merde, termina Sorbier en rétrogradant pour emprunter l'avenue Marceau.

Plaquée au fond de son siège, Roxane encaissait les reproches sans même songer à se défendre. Elle respectait son patron, le commandant Sorbier, qui dirigeait la BNRF, la Brigade nationale de recherche des fugitifs. Le problème venait d'elle. Depuis plusieurs mois, elle traversait un tunnel sans fin. Elle se massa les paupières et descendit sa vitre. Au contact de l'air frais, elle voulut croire que l'énergie lui revenait et provoquait un déclic salutaire : son destin s'écrivait désormais loin de la police nationale.

— Je vais démissionner, patron, lança-t-elle en se redressant. C'est mieux pour tout le monde.

Roxane ressentit une certaine libération en prononçant ces paroles. Elle qui avait toujours vécu pour son métier se retrouvait aujourd'hui dans l'incapacité de l'exercer correctement. Comme beaucoup de ses collègues, son malaise s'était au fil du temps mué en véritable désarroi. En France, et plus spécifiquement en région parisienne, la haine antiflic était palpable. Partout.

« SUICIDEZ-VOUS ! SUICIDEZ-VOUS ! » Elle pensait aux slogans ignobles lancés aux policiers

dans les manifs. *C'est maintenant*, songea-t-elle en respirant plusieurs goulées d'air pollué. *Maintenant que je dois partir.*

Un engrenage mortifère s'était mis en branle qui avait conduit les gens à détester ceux qui étaient censés les protéger. On tendait des traquenards aux flics dans les cités, on assiégeait leurs commissariats, on les lynchait dans les manifestations, on leur tirait dessus au mortier en plein Paris. Leurs enfants allaient à l'école la peur au ventre, leurs familles se délitaient et, samedi après samedi, manif après manif, les chaînes infos les faisaient passer pour des nazis avec une gourmandise obscène.

« SUICIDEZ-VOUS ! SUICIDEZ-VOUS ! » *C'est maintenant que je dois partir.* Elle avait la chance de ne pas avoir d'entraves. Pas de prêt à rembourser, de gamin à élever, de pension à payer. Elle allait quitter non seulement la police, mais aussi ce pays malade. Se trouver un rocher à l'écart, mais pas trop loin, d'où elle pourrait, avec douleur, finir de le regarder s'embraser.

— Vous aurez ma lettre de démission dès ce soir, promit-elle.

Sorbier secoua la tête.

— Ne rêvez pas, Roxane. Vous n'allez pas vous en tirer à si bon compte !

Ils roulaient à présent le long de la Seine en direction de la place de la Concorde. Pour la première fois, la flic montra sa mauvaise humeur.

— Je peux au moins savoir où vous m'emmenez ?

— Vous mettre au vert.

L'expression l'aurait presque fait sourire. Elle évoquait la campagne verdoyante, la douce brise, les champs à perte de vue, le blé mûr sous le soleil, le tintement des cloches des vaches. Bien loin de la réalité parisienne : une ville métastasée, sale et apathique, enduite d'une couche de pollution et de tristesse sans fin.

Sorbier attendit d'être au milieu du pont de la Concorde pour expliquer ce qu'il avait derrière la tête.

— Voici le plan, Roxane : Charbonnel vous a trouvé un service tranquille pour vous faire oublier quelques mois.

— Donc, je suis mutée, c'est ça ?

— Temporairement, oui.

François Charbonnel était le commissaire divisionnaire qui dirigeait l'Office central de lutte contre le crime organisé, la structure qui chapeautait la BNRF.

— Et mon groupe d'enquête ?

— Le lieutenant Botsaris assurera l'intérim. On vous donne une chance de reprendre pied. Ensuite, si vous y tenez toujours, vous pourrez nous laisser tomber.

Roxane porta la main au niveau de son sternum qu'un reflux acide venait d'enflammer.

— Concrètement, c'est quoi cette nouvelle affectation ?

2.

— Vous avez déjà entendu parler du BANC ?

— Non.

— Pour être franc, jusqu'à ce matin, moi non plus.

Sorbier avait au moins l'honnêteté de ne pas chercher à enjoliver sa proposition.

Les essuie-glaces peinaient à chasser la pluie qui noyait le pare-brise. Rive gauche, la bagnole s'était engluée dans les embouteillages qui paralysaient le boulevard Saint-Germain.

— Le Bureau des affaires non conventionnelles a été créé sous Pompidou en 1971, expliqua le flic. Il dépend directement de la préfecture de police. Au départ, le service avait pour but d'enquêter sur des affaires un peu insolites auxquelles la PJ ne parvenait pas à apporter de réponses rationnelles.

— Qu'est-ce que vous entendez par « insolite » ?

— Tout ce qui touche au paranormal.

— Vous déconnez ?

— Non, mais il faut se remettre dans le contexte de l'époque, justifia Sorbier. La société découvrait ce qu'on appelait le « réalisme magique ». On cherchait à étudier certains domaines exclus de la science officielle, les gens se passionnaient pour les ovnis, *Le Matin des magiciens* triomphait en librairie, le GEIPAN allait ouvrir ses portes à Toulouse...

— Pourquoi personne ne connaît ce truc ?

Le gradé haussa les épaules.

— On trouve quelques articles dans la presse de l'époque. La structure comptait une dizaine de personnes à la fin des années soixante-dix et quatre-vingt. Mais le pouvoir socialiste et l'évolution de la société ont changé

la nature du Bureau, qui a été progressivement utilisé comme point de chute pour y caser des flics un peu cabossés ou en délicatesse après une bavure.

Roxane avait entendu parler du centre du Courbat, créé pour les CRS en Touraine, qui accueillait les flics déprimés, alcoolos ou en *burn out*, mais jamais de ce placard-là.

— Avec le temps, le BANC a déménagé et ses effectifs actifs ont fondu comme neige au soleil. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une ligne budgétaire, qui va d'ailleurs disparaître dès juin prochain. Vous serez donc vraisemblablement le dernier flic à occuper ce poste.

— C'est le seul mouroir que vous m'avez dégoté ?

Sorbier ne laissa pas passer la remarque.

— Je crois que vous n'êtes pas vraiment en position de force sur ce coup-là, Roxane. Et pour quelqu'un qui voulait démissionner il y a cinq minutes, je vous trouve bien tatillonne.

Le commandant venait de prendre à droite pour rejoindre la rue du Bac. Roxane baissa sa vitre au maximum. Grenelle, Verneuil, Varenne... Le quartier Saint-Thomas-d'Aquin était celui de son enfance. Elle avait été à

l'école tout près, à Sainte-Clotilde ; son père, militaire, avait travaillé à l'hôtel de Brienne, au ministère des Armées ; la famille avait vécu rue Casimir-Perier. Saint-Thomas-d'Aquin, c'était Saint-Germain-des-Prés sans les touristes et les poseurs. Revenir ici aujourd'hui était inattendu. Des souvenirs flous mais apaisants firent irruption : un parquet Versailles hachuré de soleil, des moulures blanches en feuilles d'acanthé, les touches tintinnabulantes d'un vieux Steinway, la sculpture en bronze d'un chat maître d'hôtel qui semblait vous narguer du haut de la tablette de la cheminée.

Le coup de klaxon rageur d'un chauffeur de taxi la ramena à la réalité.

— Je disposerai de combien de gars dans mon équipe ?

— Aucun. Je vous l'ai déjà dit, le service tourne à vide depuis des années. Ces derniers mois, une seule personne était affectée à ce poste : le commissaire Marc Batailley.

Roxane fronça les sourcils. Le nom lui disait vaguement quelque chose, mais elle était incapable de le situer.

Sorbier lui rafraîchit la mémoire.

— Batailley est un ancien de la Crim. Il a eu son heure de gloire au début des années quatre-vingt-dix, lorsque le groupe qu'il dirigeait à Marseille a identifié et arrêté l'« Horticulteur », l'un des premiers tueurs en série français.

— L'Horticulteur ?

— Le type coupait au sécateur tout ce qui dépassait chez ses victimes : les doigts, les orteils, les oreilles, le pénis...

— Original.

— Après ce coup d'éclat, Batailley a obtenu sa mutation au 36, mais il n'a jamais confirmé les espoirs placés en lui. La faute, je crois, à une vie familiale tumultueuse. Il a perdu un enfant et son couple s'est déchiré. Sa fin de carrière a été chaotique à cause d'une santé défaillante, d'où son affectation au BANC.

— Il a pris sa retraite ?

— Pas encore, mais il a eu un grave accident cardiaque la nuit dernière. C'est cette info qui a permis à Charbonnel d'avancer ses pions pour vous caser à ce poste.

Sorbier enclencha les warnings avant de se garer en face des grilles du square des Missions-Étrangères. Il ne pleuvait plus. Roxane se dépêcha